

P invidik-mor, riche comme la mer la langue bretonne et la mer

Divi KERVELLA

Le breton est irremplaçable pour qui traite de brumes, de brouillards, de points cardinaux, et la saveur inégalée des labous-an-amzer-fall et autre morvuzhug est à consommer sans modération.



R.P. Bolan

Déferlantes à la Pointe du Creac'h, Ouessant.

Toute civilisation en étroite symbiose avec un milieu développe un vocabulaire riche et varié pour en appréhender les diverses facettes. Ainsi les Inuit ont-ils treize termes particuliers pour désigner la neige, selon qu'elle soit dure, fraîche, sèche, molle, selon qu'elle soit en train de tomber où qu'elle soit au sol, etc. Dans le domaine de la culture maritime il est probable qu'une civilisation comme la nôtre, qui a vécu depuis des millénaires auprès de la mer, a réussi également à se forger un outil de communication intéressant.

Marins d'eau rude

Car les Bretons sont des marins depuis bien longtemps. Leurs ancêtres ont bien dû, au moins une fois dans leur vie, traverser la mer pour venir de (Grande) Bretagne jusqu'à la (Petite) Bretagne il y a quinze siècles de cela, laissant derrière eux en Galles, en Cambrie, en Strathclyde, en Cornouailles, ceux qui n'avaient pas le pied marin. Certains même, selon la



Saint Ronan vu par Jeanne Malivel, gravure sur bois vers 1922.

légende, n'hésitèrent pas à braver les flots sur d'étranges embarcations : les hommes de guerre sur leur bouclier qu'ils faisaient avancer grâce à leur épée, les saints dans une auge de pierre qu'ils faisaient avancer grâce à deux pailles et les saintes sur des lits de feuilles. Sur ces derniers points il faut bien avouer que nous avons du mal à cacher une légère pointe de scepticisme. Certains auteurs avancent que ces auges auraient pu servir de lest et de foyer embarqué, ou bien étaient des sarcophages de personnages importants.

L'esprit d'aventure a poussé certains à aller bien plus loin. Saint Malo n'était-il pas un des compagnons de voyage de saint Brandan quand celui-ci découvrit ce qui devait devenir un jour l'Amérique ? Mille ans plus tard, c'est un Malouin justement, Jacques Cartier, qui devait explorer les côtes du Canada, en lui donnant le nom de Nouvelle-Bretagne; ce nom ne plut pas en haut-lieu (la Bretagne venait de

perdre son indépendance deux ans plus tôt), et on eut vite fait de rebaptiser cela Nouvelle-France.

De tout temps donc, les Bretons ont su chevaucher les *kezeg Ler* ("les chevaux de Ler", le dieu celtique de la mer), nom poétique ancien donné à la Grande Bleue. On dit maintenant *ar gazez c'hlas* (la jument bleue) ou *ar marc'h glas* (le cheval bleu) pour la mer calme, *ar gazez wenn* (la jument blanche) ou *ar gazez klañv* (la jument enragée) quand elle est mauvaise. Quand elle moutonne, ce sont les chevaux blancs qui dansent, et quand elle est déchaînée et déborde sur la terre ferme, c'est le cheval qui sort de son champ. On s'aperçoit donc que l'image du cheval a perduré à travers les siècles. Tout n'est pas forcément rose dans ce monde bleu, et c'est contraint et forcé que bon nombre de nos compatriotes ont dû, pour gagner leur pain, se risquer à affronter le *gwelien* (l'eau de vaisselle) sur – pire que des coquilles de noix – des *kregin-ourmel* (coquilles d'ormeaux) car ceux-ci ont des trous. Ce ne sont pas les petites embarcations qui font peur aux marins bretons – les traditionnels *korac'hoù* (coracles) celtes, anciennement en cuir et maintenant en toile goudronnée, en sont la meilleure preuve – non, leur hantise c'est de devoir embarquer sur une *botez-koad* (un sabot), embarcation qui ne réagit pas aux ordres et qui peut se retourner sans crier gare.

Les peuples marins sont des peuples ouverts sur le monde. Les Celtes étaient déjà à bonne école avec les Vénètes – éponymes de l'actuel Vannes (*Gwened* en breton) – peuple marin et commerçant tout comme leurs homonymes Vénitiens et Wendes, dont nous connais-



Eglise de Notre-Dame de Croaz Batz. Représentation d'une caravelle, bateau utilisé au XVI^e siècle.

sons une partie de la science nautique grâce à Jules César qui eut maille à partir avec eux lors de sa conquête de la Gaule. Plus tard, la Bretagne eut pendant une bonne partie du Moyen Âge la première flotte d'Europe. Tout au long de leur histoire, les Bretons n'hésitèrent jamais à emprunter les techniques plus avancées d'autres peuples. C'est ainsi que de nos jours, le vocabulaire breton de la construction navale est constitué pour une bonne part de termes d'origine germanique (hollandaise ou scandinave d'abord, puis anglaise plus tard) tout en gardant bien sûr l'essentiel, l'homme, le *levier*, c'est à dire le pilote maître de la barre, terme bien celtique.

De brumes, de vagues et de vents

Une profonde connaissance des éléments est une condition sine qua non de survie pour les gens de mer. La Bretagne – comme tout le nord-ouest de l'Europe – est connue pour son climat instable où, à certaines périodes de l'année, on peut avoir les quatre saisons en vingt-quatre heures. Pour appréhender des éléments aussi instables que le vent et le temps, les Bretons ont dû se forger une nouvelle catégorie grammaticale pour eux ; les

R.P. Bolan



La mer se couvre de moutons.

mots *avel* (vent) et *amzer* (temps) sont des mots masculins mais se comportent comme des substantifs féminins!

Le vocabulaire de la météorologie et de la mer reflète ce savoir vécu de la nature, et donne des sueurs froides aux lexicographes. Ainsi quand le français n'a que "brouillard" et "brume" (dont la différenciation est d'ailleurs bien floue dans l'esprit de la plupart des francophones) la langue bretonne collectionne *latar* (humide et sombre), *lusenn* (épais et mouillant), *morlusenn* (quand il est de mer), *morenn* (comme de la vapeur), *mougenn* (plutôt sec), *mougasenn* (épais), *mogidell* (quand il ressemble à de la fumée), *nivlenn* (quand il ressemble à un nuage), *lugenn* (quand il est chaud), *lizenn* (humide et gras), *libistr* (qui rend les choses grasses), et bien d'autres encore, sans compter les variantes dialectales, et encore je vous fait grâce des termes intermédiaires entre le brouillard et la pluie (bruine, crachin), c'est encore pire!

Les Bretons étaient si riches en vocabulaires spécialisés que la nécessité d'un terme générique était inutile et, quand le besoin s'en fit sentir ultérieurement, il fallut emprunter aux voisins de l'Est le chapeuteur *brum*, *brumenn* (brume). Le cas est loin d'être unique; déjà, dans le passé, les Brittoniques (ancêtres des Gallois et Bretons actuels) avaient dû emprunter au latin le mot *koumoul* (de *cumulus*) pour désigner les nuages : en effet chaque sorte avait son nom propre et se suffisait par lui-même.

Un autre cas nous intéresse encore, c'est le nom des vagues : *gwag* et *houl* sont empruntés à des langues germaniques (peut-être par l'intermédiaire du français). Mais, dans ce domaine-là également, il y a un foisonnement dont nous tirerons, pêle-mêle, *tagell* qui désigne une vague dangereuse mais couverte de goémon, *redele* qui désignent une vague plus forte

R.P. Bolan



Cumulus sur la baie de Morlaix.

que les autres, *gwazh* pour nommer le creux, ou plus exactement la distance entre deux hautes crêtes. Les vagues énormes sont des toits (*toennoù*), ce qui assez est bien vu pour nos pays d'ardoise, et les vagues énormes prêtes à déferler sont des taurillons (*koleoù*). Dans ce domaine nous retrouvons nos chevaux avec *ar marc'h hep e vestr* (le cheval sans son maître) pour les vagues qui se succèdent les unes aux autres comme des chevaux à la course.

Pour les marées, mettons seulement en exergue deux mots pour montrer là aussi l'étendue du vocabulaire : un terme pour désigner le premier flot de la marée montante, *tarzh-al-lanv*, qu'on pourrait traduire poétiquement par "l'aube de la marée" par comparaison avec *tarzh-an-deiz* qui désigne le "point du jour, l'aurore", et un autre, *dishilhon* pour désigner le tout dernier flot de cette même marée montante, c'est-à-dire "celui qui égrène (sur la laisse)".

Il est heureux également pour de nombreuses langues au monde que Beaufort et sa célèbre échelle du même nom soit d'origine anglaise et non bretonne car une échelle de Morvan ou de Le Floch' aurait comporté le double de graduations avec, en prime, un substantif différent presque à chaque fois. Car Beaufort ne joue vraiment pas le jeu, il utilise le mot *gale* pour désigner quatre graduations et *breeze* pour cinq!

À la mode de chez nous

Le marin breton ne s'y retrouve pas non plus avec le compas et la rose des vents des autres langues européennes. S'il a emprunté au scandinave le terme *norzh* (nord) et *su* (sud) c'est que, paradoxalement, ces deux points cardinaux ne sont pas importants pour lui. Bien sûr il connaît l'Étoile Polaire (*sterenn* c'est à dire "l'étoile" par excellence – terme parfois utilisé pour désigner le Nord –, ou bien *steredenn ar martolod* "l'étoile du marin", par opposition à *steredenn al labourer* "l'étoile du laboureur" qui désigne Vénus) mais dans nos contrées bien nuageuses cela ne lui est pas d'un grand secours. Il préfère se diriger sur le lever et le coucher du soleil en fixant sur l'horizon l'apparition et la disparition de l'astre du jour aux solstices et aux équinoxes. Ainsi il nomme le nord-est *biz*, l'est *reter*, le sud-est *gevred*, le sud-ouest *mervent*, l'ouest *kornaoueg*, le nord-ouest *gwalarn*. Le breton semble être la seule langue européenne à

avoir un mot spécifique là où les autres ne voit que des points secondaires. Ces six points sont pour lui beaucoup plus importants que le nord et le sud, où il ne se passe jamais rien. Il s'oriente à l'ancienne en regardant l'est. À sa droite il a *ar mor dehoù* ("la mer à droite", c'est à dire au sud), à sa gauche *ar mor kleiz* ("la mer à gauche", c'est à dire au nord).

Bien entendu, les points de lever et de coucher du soleil changent selon la latitude. Il est intéressant de noter que les Bretons en venant s'installer dans la péninsule qu'ils nommaient *Ledav* avant de l'appeler *Breizh*, du nom de l'île qu'ils avaient quittée, n'ont pas adapté leur rose des vents à leur nouvelle patrie. La rose des vents des Bretons correspond en gros, à une latitude qui oscille entre celle de l'île de Man, demeure mythique de Manannan, fils de Ler, le dieu celte de la mer, et celle du district de Manau Gododdin (ces deux contrées ont bien entendu le même personnage mythique comme éponyme) dans la région d'Edimbourg.

Reprenez-vous du melkern ?

Il est symptomatique de voir que le français n'utilise que des emprunts pour désigner les algues; ce terme "algue" n'est qu'un



Laminaria digitata, grande marée à Melon-Porspoder.

J.Y. Floch

emprunt savant au latin, le "varech" est un nom d'origine scandinave, et le mot "goémon" est un emprunt au breton, alors que ce même *goumon* (qui est en compétition, en Bretagne, avec *bezhin*) est commun à toutes les langues celtiques actuelles, ainsi que *tellesk* désignant des algues comestibles, ce qui fait remonter leur connaissance et leur utilisation au celtique commun, c'est-à-dire, au bas mot, à plus de 2 500 ans.

Quand le français n'utilise pour désigner les espèces que leur dénomination savante en latin – ou des noms japonais pour quelques espèces exotiques –, la langue bretonne croule véritablement sous un vocabulaire allant du plus technique au simple surnom. Notre industrie alimentaire à base d'algues, en plein essor, aurait là un beau filon à exploiter. Au lieu de proposer à nos palais un distant voire suspect *Laminaria digitata*, les professionnels pourraient avantageusement nous proposer du *tali* ou du *melkern*, voire du *felestr* ou du *jelmestr*, quitte dans certains cas à privilégier un terme pour l'industrie alimentaire, un autre pour le cosmétique ou la pharmacie, il n'y aura que l'embarras du choix.

Nomenclature populaire

Les scientifiques n'ont pas la même conception de la nomenclature faunique que les profanes. Il faut bien reconnaître que ces derniers, lorsqu'ils vivent tous les jours au contact des animaux ou des plantes, ont un vocabulaire souvent beaucoup plus étendu, se basant sur l'apparence, le comportement ou le goût, bien loin parfois des impératifs scientifiques. Si les sexes, les juvéniles voire les adultes à certains stades (période de mue) sont dissemblables, il y aura matière, chaque fois, à un nom différent. On peut regretter qu'il n'y ait pas de contacts plus fournis entre les décideurs linguistiques (scientifiques, terminologues, lexicologues) et le terrain, où des noms existent effectivement. Il y a une tendance actuellement à généraliser dans le domaine courant, en les francisant à peine, des termes scientifiques venus directement du grec ou du latin, peu parlant pour le commun des mortels et plutôt difficile à mémoriser comme lagénorhynque, trachyptère, phrynorhombé.

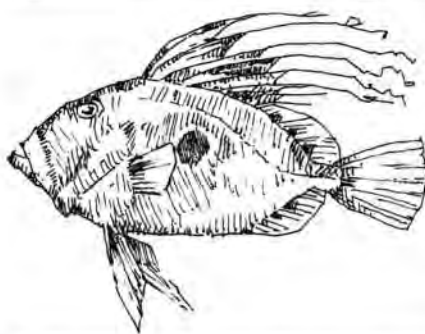
La langue bretonne bien entendu ne déroge pas à la règle, bien au contraire. Pour certaines espèces, il y a pléthore de noms

car, suivant une règle tenace, plus l'espèce est méconnue, plus elle a de chances d'avoir des noms différents.

L'aspect extérieur est des plus importants, puisqu'on retrouve souvent les mêmes termes dans toutes les langues celtiques, ce qui démontre leur ancienneté : le maquereau est le "bigarré" (*brezhell*), la dorade (*ouredenn*) est de couleur or (*breton aour*); le breton glas "bleu, vert" a donné entre autres *glizig* "sprats", *glazig* "crabe vert" (= le petit vert); *gwenn* "blanc", donne *gwenneg* "merlan". Le nom peut aussi faire référence à la voix, le breton *gouelan*, qu'on retrouve dans toutes les langues celtiques et qui a donné le français "goéland", vient du verbe *gouelañ* qui veut dire "pleurer"; la mouette tridactyle tire directement son nom de son cri : *kac'haveg*, de même la sterne avec *skrav* ou *skrev*. L'une d'elles est même plus spécialisée dans ses paroles puisqu'elle est surnommée *kirritoret* ce qui veut dire "voitures cassées".

De la terre à la mer

Mais la mer n'est pas un élément premier pour l'homme, et on ne s'étonnera pas de retrouver dans la mer bien des éléments de la faune et de la flore terrestre; à croire que la Terre entière s'est retrouvée dans la mer avec l'introduction de l'élément *mor* (= mer) comme déterminant sous la forme d'une préposition ou comme complément : la gorge sera des "ronces" (*mordrez*), des "épineux" (*spenn-mor*), ou encore de la "fougère" (*raden-mor*); le cormoran est le "corbeau de mer" (*morvran*) ou le "mouton" (*morvaout*), l'huître-pie sera bien entendu la "pie" (*morbig* ou *pig-vor*), le fou est un "busard" (*morskoul*) alors que le labbe est un "épervier" (*sparfell-mor*); l'océanite est pour certains la "chauve-souris de mer" (*askell-groc'hen-vor*); le marsouin – comme nombre de petits cétacés – est un "cochon de mer" (*morhoc'h*), alors que le grand cétacé s'appelle *morvil*, ce qui veut dire tout simplement "animal marin"; le phoque est un "veau" (*leue-mor*) – cf. la traduction exacte "veau marin" en français – et le morse un "taurillon" (*kole-mor*); la langouste est une "chèvre de mer" (*gavr-vor*), alors que l'emprunt au français *chevr* désigne lui les crevettes (à noter que l'image est la même en français, "crevettes" n'étant qu'une variante dialectale de "chevrettes"; le mâle, "bouc", a donné son nom aux plus grosses, les "bouquets");



Le Saint-Pierre ou "poule de mer" alias Yar-vor.

les arénicoles sont bien entendu des "lombrics" (*morvuzhug*) – d'où *morvuzhukaer* "pêcheur d'arénicoles" pour surnommer le gravelot – ; la baudroie sera bien nommée sous la dénomination de "crapaud de mer" (*mordouseg*) ; le saint-pierre est une "poule" (*yar-vor*) ; la chimère est un "rat" (*razh-vor*) ; la seiche est un "lièvre" (*morgad*), alors que le "lièvre marin" populaire du français (aplysie) est perçu par le Breton comme étant une vache (*buoc'h-vor*). Quand le Français voit une taupe, le Breton voit un "chien" (*morgi*) et quand le Français voit un chien de mer, le Breton y voit plutôt une "chienne" (*morc'hast*)

Quand, lors d'une émission de prospective-fiction sur France-Inter, il y a une ving-

taine d'années, on évoquait la vie que mèneront les hommes sous la mer, l'intervenant fit pousser des cris d'effroi et de dégoût au public quand il dit que la pieuvre serait l'animal de compagnie de l'*Homo aquaticus*, rien de nouveau ni de bien effrayant pourtant pour les Bretons qui, depuis des siècles, nomment le poulpe *morgazh* c'est-à-dire "chat de mer".

Si la faune et la flore terrestre ne suffisent pas, on fait appel aux objets : le poisson-lune est la "poêle de mer" (*morbalarenn*), les oursins seront des "terrines" (*morgirin*), les ophiures des "trépieds" (*mordrebez*). Les méduses se font qualifier de "caillé" (*morgaoul*) ou de "saindoux" (*bloneg-mor*).

Y. Plusquellec

Appelations surnominales

Des surnoms – de toute provenance – abondent et côtoient des appellations plus prosaïques : notons simplement que l'océanite (tout récemment encore appelé pétrel) se fait surnommer, comme dans nombre d'autres langues, *labous-an-amzer-fall*, c'est-à-dire l'oiseau du mauvais temps, ou pire encore *satanig* ("petit Satan"), dont une forme palatalisée a été utilisée par certains écrivains français sous la forme "satanite". Le monde ecclésiastique, lui aussi, semble s'être retrouvé dans la mer, parfois peut-être par dérision, car l'église n'a pas toujours eu un franc succès auprès des populations lit-



Labous-an-amzer-fall, le pétrel tempête ; Baneg dans l'archipel de Molène, le 22 juillet 1998.

R.P. Bolan

torales : l'éperlan est le "prêtre" (*beleg*), le serran est le "vicaire" (*kure*) ou "l'enfant de chœur" (*kurust*); la baudroie est le "moine" (*morvanac'h*) ; la lingue est la "nonne" (*morlean*), terme que l'on retrouve pour le bélouga (*leanez*) qui s'appelle aussi "bonne sœur blanche" (*seurez wenn*); la vive est "l'évêque" (*eskob*) et le grand grondin rouge, lui, est le "cardinal" (*kardinal*). Seul le pape semble manquer à l'appel

Celle qui fait chavirer les sens, la Sirène, dont Dahud, la fille du roi Grallon, est l'exemple le plus connu, c'est *morwreg* "femme de mer", ou plus souvent *morgan* ou *morganez*, c'est-à-dire "née de la mer". Mais comment se fait-il que les habitants du haut Léon puissent la confondre avec la baudroie et ceux de la Pointe du Raz avec le phoque ? Encore que là non plus il ne faille s'étonner de rien, les scientifiques ont bien inventé l'ordre des Siréniens pour y loger le lamantin...

Pour de confuses raisons, légendaires ou autres, certaines espèces et même certains genres, partagent leurs noms avec les espèces et des genres bien différents. Les cas du pouce-pied et de la bernache sont connus (*garrel* tous les deux), mais également le vanneau et la balane (*korlusk*), l'oursin et le phalarope (*teureug*)...

Il ne faut pas idéaliser la langue populaire, qui n'évite pas toujours les confusions, comme entre le grand cormoran immature, le cormoran huppé et le plongeon, qui sont dénommés tous les trois *trenenn* par certains locuteurs. On pourrait trouver bien d'autres exemples...

Pinvidik-mor

Les quelques lignes précédentes ne donnent qu'un très faible aperçu de la richesse incroyable du vocabulaire breton se rapportant à la mer. Comment pourrait-il en être autrement ? Dans la mythologie celtique

le fond de l'océan est le domaine de toutes les richesses. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, quand on veut exprimer l'idée de grande richesse, les brittophones disent *pinvidik-mor* c'est-à-dire "riche comme la mer".

Une autre survivance de cette conception perdure dans les mots argotiques pour l'argent : "fric" "tunes" "oseille" se disent *kregin* (coquillages), *pesked* (poissons), avec des proverbes comme *d'ar mor e red ar pesked* (les poissons courent à la mer = l'argent va à l'argent), *er mor emañ ar pesked* (les poissons se trouvent dans la mer = il faut aller chercher l'argent là où il est), et les Léonards – que l'on dit après au gain – surnommement la mer *ar vuoc'h laezhek* (la vache à lait).

Mais cette richesse n'a été que très partiellement étudiée. Il serait du plus judicieux que des moyens puissent être rapidement mis en œuvre – pendant qu'il est encore temps – pour recueillir cette formidable mémoire pour que nous puissions la conserver, l'utiliser et la léguer à nos générations futures et au patrimoine mondial.

Dans certains domaines précis, certaines langues ont été adoptées comme langue de travail, voire comme langue officielle. Le latin persiste dans la nomenclature des sciences naturelles, l'italien s'est forgé une place de choix dans le monde musical, surtout classique, et le français est la langue officielle de l'escrime. La langue bretonne, elle, aurait de sérieux arguments à faire valoir pour poser sa candidature en vue de devenir la langue officielle de la mer. L'ANWB, la toute puissante Fédération royale néerlandaise du Tourisme, l'a d'ailleurs bien compris et a inclu en 1999 le breton dans ses vocabulaires nautiques. ■

Divi KERVELLA est vice-président de l'Office de la Langue bretonne.
